
L'abstrait et le concret

Jean-Baptiste Rauzy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cpuc/1241>

DOI : 10.4000/cpuc.1241

ISSN : 2677-6529

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009

Pagination : 79-110

ISBN : 978-2-84133-340-0

ISSN : 1282-6545

Référence électronique

Jean-Baptiste Rauzy, « L'abstrait et le concret », *Cahiers de philosophie de l'université de Caen* [En ligne], 46 | 2009, mis en ligne le 03 septembre 2020, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cpuc/1241> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cpuc.1241>



Les *Cahiers de philosophie de l'université de Caen* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

L'abstrait et le concret

Abstractio dicitur multipliciter

La distinction du concret et de l'abstrait est couramment employée dans la philosophie traditionnelle et fait à présent l'objet de débats importants qui lui donnent droit à une entrée (« abstrait », « abstrait et concret ») dans les manuels ou dictionnaires de métaphysique. Bien que la présentation de la distinction soit fixée dans ses grandes lignes, on remarque que les auteurs divergent sur de nombreux points.

Ces divergences s'expliquent en premier lieu par l'instabilité de nos intuitions. On ne contestera pas que ces intuitions sont assez bien établies et partagées dans bien des cas. Un objet matériel est concret, tout comme un être vivant, un courant électrique, une peinture de chevalet. Un nombre est abstrait, tout comme une loi logique ou une structure algébrique. On note cependant qu'il existe aussi de nombreuses entités que nous hésitons à ranger d'un côté ou de l'autre. Qu'on se déplace par exemple de la gauche vers la droite du carré ontologique : un objet physique est concret, mais dira-t-on que ses propriétés physiques, par exemple sa charge ou sa masse, le sont également ? Une hésitation comparable se fait jour lorsqu'un même état de choses est appréhendé selon différents aspects ou dans différents cadres conceptuels. La courbure de la façade de l'Institut du monde arabe à Paris, comme propriété physique, est conçue comme plus concrète que lorsqu'elle est attachée à une qualité esthétique : lorsqu'on dit, par exemple, qu'elle est élégante. La même chose vaut pour les états mentaux et les états psychiques. Dira-t-on d'une pensée, d'une croyance, d'un désir, qu'ils sont concrets ? Lorsqu'une catégorie nous semble indéniablement concrète, nos intuitions se révèlent également déroutantes. Il suffit, par exemple, qu'on y admette des entités dont les dimensions sont très disparates pour qu'on soit de nouveau hésitant. Un événement ordinaire, par exemple une bataille, est déclaré concret. Mais dira-t-on d'un événement braudélien sur la longue durée – le lent déplacement du centre de gravité des échanges économiques du monde de la Méditerranée vers celui de l'Atlantique – qu'il est concret

ou qu'il est abstrait ? Et s'il est déclaré abstrait, peut-on assigner la grandeur de la section temporelle à partir de laquelle tous les événements le seront également, ou bien a-t-on affaire à une progression engendrant un sorite ?

Plus on s'arrête sur les cas de ce genre, plus on est porté à penser que la distinction de l'abstrait et du concret semble à notre intuition à la fois ambiguë et vague. Ambiguë, dans la mesure où le motif qui nous autorise à penser que quelque chose est abstrait ou concret n'est pas toujours identique ; vague, parce que la frontière des deux catégories semble assez épaisse pour que nous soyons parfois enclins à penser que telle entité n'est ni définitivement abstraite ni définitivement concrète. Et il faut encore ajouter que ce vague lui-même n'est pas partout uniforme. Certaines entités prises dans la partie gauche du carré ontologique sont incontestablement *borderline* sans qu'il soit pourtant possible de les inscrire dans une progression engendrant un sorite : la ligne de l'équateur, les pôles, les frontières des nations de l'Union européenne, pour ne rien dire de l'atome de Bohr ou des déplacements immatériels comme les ondes.

Il suit de ces remarques que nous devons prendre acte de l'instabilité de nos intuitions. Faut-il les déclarer globalement trompeuses ou infondées ? On peut toujours se lancer dans l'entreprise consistant à faire voir que telle intuition est la bonne et doit à ce titre être relayée par la théorie – ou qu'elle est la bonne parce que c'est elle qui correspond le mieux à la meilleure théorie – alors que les autres seront abandonnées, la part de l'entreprise consistant à apprendre à se défaire autant que possible de ces intuitions fallacieuses incombant à l'exercice de la philosophie dans son versant pharmaceutique. Il me paraît toutefois très déraisonnable de donner un tour si normatif à l'analyse tant que la question de la diversité des théories de l'abstraction n'a pas été envisagée avec un minimum de détails. Ce qu'indiquent en premier lieu la diversité et l'instabilité de nos intuitions, c'est que deux théories différentes de l'abstraction peuvent éventuellement *ne pas être exactement des théories de la même chose*. On doit par exemple accepter que « l'abstraction sellarsienne » désigne le genre des abstractions corrélées à la conception sellarsienne de l'abstraction, les « abstractions fregéennes » le genre corrélié à la conception fregéenne, etc. Bien entendu, il est légitime de se demander si ces différents genres se recoupent, s'excluent, se complètent ; c'est même une part essentielle de ce que la philosophie peut faire sur une question aussi investie par les théories formelles. Le pas suivant, consistant à établir *la* bonne théorie dans ses droits, me paraît beaucoup plus hasardeux.

Cette incertitude du côté des intuitions est comme redoublée par la profusion des critères de la distinction. C'est cette profusion qui est le plus souvent mise en avant dans les manuels de métaphysique. Si des critères

différents sont autant de bons candidats pour fonder la distinction de l'abstrait et du concret, quelle attitude doit-on adopter? Certains en font malgré tout une pièce centrale de leur ontologie. Une stratégie répandue consiste à évoquer la multiplicité des critères possibles, puis à en choisir un que l'on défend comme le bon critère, au prix d'un travail de raffinement et d'analyse¹. D'autres auteurs préfèrent considérer que l'inflation des critères suffit pour discréditer la distinction. C'est le cas de David Lewis, qui évoque quatre entrées² dans la distinction et conclut qu'il est plus raisonnable de faire marche arrière. Plutôt que d'envisager les entités abstraites en général, il préfère parler directement des nombres, des universaux, des classes d'équivalences, etc. : il considère qu'on ne gagne rien à envelopper tous ces types d'objets dans un genre unique aussi inutile et incertain. On dira alors qu'il *n'y a pas d'objets abstraits*, mais en précisant bien que ce « il n'y a pas » n'est nullement l'expression d'une profession de foi ontologique. L'abstrait a disparu de la table des catégories, mais il n'a pas emporté dans sa chute la multiplicité des entités qu'il prétendait rassembler en une unité.

Le scepticisme de David Lewis sur ce point ne s'explique pas seulement par l'ambiguïté du concept d'abstraction. La plupart des grandes distinctions de la métaphysique sont ambiguës – y compris, par exemple, la distinction de l'actuel et du possible – et cela n'a pas empêché les métaphysiciens de les utiliser ou d'entreprendre un travail de clarification. Mais la distinction de l'abstrait et du concret a ceci de particulier qu'elle intervient en général comme un moyen technique puisé dans la boîte à outils de la philosophie, dans le cadre d'un problème plus spécifique : dans la discussion sur les universaux, dans la défense ou la critique du platonisme et du réalisme en philosophie des mathématiques, ou encore à propos du statut des grandeurs physiques mesurables et des capacités³. Il arrive que la distinction soit alors considérée comme allant de soi et ne fasse pas l'objet d'une détermination assez précise. En outre, lorsque les précisions sont données, on a souvent affaire, sinon à une détermination *ad hoc*, tout au moins à une démarcation dont on sent bien qu'elle est taillée sur mesure pour un but donné. Ainsi David Lewis aurait-il pu avancer que les mondes possibles sont, selon lui, concrets, mais il lui aurait fallu assortir cette déclaration d'un certain nombre de précisions sur l'acception du terme concret et les seules précisions solides qu'il aurait pu apporter n'auraient pas été autre

-
1. Un bon exemple de cette stratégie est proposé dans B. Hale, *Abstract Objects*, Oxford, Blackwell, 1987.
 2. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 81-86.
 3. Cf. par exemple N. Cartwright, *Nature's Capacities*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 197 et le commentaire critique de P. Humphreys, « Abstract and Concrete », *Philosophy and Phenomenological Research*, 55, 1995, p. 157-161.

chose que l'énumération des caractères saillants des mondes possibles en question. Autrement dit : on peut éventuellement répondre à la question « les mondes possibles sont-ils concrets ? » et, si l'on doit absolument y répondre, on le fera par l'affirmative, mais le gain explicatif apporté par cette réponse a de fortes chances de se réduire comme la peau de chagrin à mesure qu'on tentera de le préciser. Les concepts de l'abstrait et du concret sont cognitivement superflus.

Deux autres traits de la distinction, encore plus négatifs, sont évoqués dans *La pluralité des mondes*. Ce que David Lewis soutient revient à dire que les concepts de l'abstrait et du concret sont catégorialement inefficaces : même en se référant à des entités paradigmatiques pour guider nos intuitions – en se demandant, par exemple, à propos de chaque genre, si les entités qui y figurent sont plutôt comme des nombres ou plutôt comme des ânes – on ne parvient pas à établir pour toutes les parties de la réalité si elles tombent d'un côté ou de l'autre de la distinction⁴. Enfin, il suggère que l'abstraction comme processus et l'abstraction comme catégorie ne sont pas telles que l'une pourrait toujours être tenue comme résultat de l'autre. L'abstraction est génétiquement inconsistante. Supposons que le processus d'abstraction soit une forme de soustraction : en partant d'une entité qu'on considère comme concrète et en ôtant, par une distinction de pensée, certaines de ses propriétés ou de ses parties propres, on obtient quelque chose qui n'existe pas par soi, qu'on appelle une abstraction, envisagée à présent comme résultat du processus. David Lewis note que celui qui accepte cette supposition devra faire figurer parmi les abstractions les universaux et les tropes qui peuvent être obtenus par un processus de ce genre, mais que, pour les mêmes raisons, il devra aussi envisager parmi les abstractions « des aspects nettement extrinsèques » de la chose dont il est parti, par exemple son prénom, sa localisation spatio-temporelle ou son rôle dans un réseau causal⁵. S'il ne le fait pas, s'il considère, par exemple, que les abstractions n'ont pas de pouvoir causal ou qu'elles n'ont pas de localisation spatio-temporelle, cela signifie pour le moins que le mode d'engendrement des entités abstraites par soustraction est insuffisant et qu'il

4. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds*, p. 82-83.

5. « We can say that unit negativ charge is a universal common to many particles, and is an abstraction from these particles just by being parts of each of them. Or we can say that the particular negative charge of this particular particle is part of it, but a proper part and in that sens an abstraction from the whole of it. But we cannot just identify abstraction with universals or tropes. For why can we not abstract some highly extrinsic aspect of something – say, the surname it bears? Or its spatiotemporal location? or its role in some causal network? Or its role in some body of theory? All these are unsuitable candidates for genuine universals or tropes, being no part of the intrinsic nature of the thing whence they are abstracted » (ibid., p. 85).

doit être assorti d'une clause supplémentaire indiquant quelles sont, parmi les entités ainsi engendrées, celles qui sont finalement retenues comme authentiques. Et si, comme c'est probable, celles qui sont finalement retenues comme d'authentiques entités abstraites le sont au vu de leur dignité ou de leur place dans l'ameublement de la métaphysique, parce que ce sont, par exemple, des universaux ou des tropes, alors on est renvoyé au premier motif de plainte et l'on peut à nouveau faire valoir que la distinction de l'abstrait et du concret que l'on cherche à préciser n'ajoute rien aux autres distinctions établies et est cognitivement superflue.

Cognitivement superflue, catégorialement inefficace et génétiquement inconsistante : on admettra que ça fait beaucoup pour une distinction dont l'usage en philosophie est attesté sur la longue durée et ne s'est pas tari dans la période récente. Les difficultés qui motivent le scepticisme de David Lewis sont tout à fait sérieuses et l'on doit chercher à leur apporter une réponse. Mais commençons par constater qu'elles font pour ainsi dire partie du tableau de l'état de nos intuitions et de l'espèce particulière de perplexité dans laquelle elles nous plongent. Les usages que l'abstrait et le concret ont reçus dans la tradition et reçoivent encore aujourd'hui ont des effets contradictoires. Ils sont néanmoins fondés sur des intuitions tenaces qui viennent en retour les alimenter. Ainsi les abstractions qu'on obtient par soustraction peuvent être localisées dans l'espace et dans le temps, alors que nos intuitions nous inclinent également à penser que les abstractions n'ont pas de localisation spatio-temporelle. Certaines entités dont on admet généralement qu'elles sont abstraites, comme les ensembles ou les universaux, peuvent avoir un pouvoir causal ou au moins avoir une part active dans un réseau causal alors que, d'un autre côté, certaines de nos intuitions nous invitent à penser que les abstractions n'ont pas de pouvoir causal propre et ne prennent pas part à un processus causal.

Il ne fait aucun doute que nous ne sommes pas prêts à renoncer à penser que les ensembles et les universaux sont abstraits ; que de même nous sommes enclins à penser que les abstraits n'ont pas, en général, de pouvoir causal. Mais nous sommes prêts à reconnaître, si l'on nous présente des arguments convaincants, que les universaux et les ensembles participent éventuellement à des processus causaux. La tension qui se fait jour ici ne s'établit pas, ou pas seulement, entre nos intuitions et les résultats que la philosophie a été capable de produire lorsque la distinction du concret et de l'abstrait a été précisée dans un but déterminé. On peut parfaitement avoir reconnu que les universaux prennent part à certains processus causaux et qu'il y a un sens à dire qu'ils sont abstraits, tout en maintenant qu'on saisit effectivement un aspect de la signification de l'abstraction en affirmant que les abstraits n'ont pas de rôle causal propre. Il y a bien une tension, mais

celle-ci est à l'œuvre dans nos intuitions elles-mêmes et dans la demande qu'elles présentent à la philosophie. Elles exigent une chose et son contraire. Il suffit qu'on les précise sur un point pour qu'elles fassent valoir les droits d'un autre, de sorte que toute doctrine métaphysique cohérente présentant un compte rendu satisfaisant de la distinction de l'abstrait et du concret est éventuellement considérée comme partielle et déceptive.

Nous avons donc, sur l'abstrait et le concret, d'une part des intuitions tenaces qui sont pourtant beaucoup trop disparates pour produire une classification des entités en deux familles bien distinctes et, d'autre part, un usage philosophique vénérable qui ne s'est jamais véritablement fixé dans une distinction bien établie mais ne s'est jamais mieux porté qu'à présent. Quant à savoir comment on est parvenu à cette situation, ce qu'on a dit jusqu'ici suggère une explication sommaire. Dans la métaphysique, on prête à la distinction une fonction catégoriale. Mais lorsqu'on se demande quels sont les *genres* qui correspondent à cette distinction, ou mieux : quels sont les genres dans les termes desquels on pourrait donner à la distinction la fonction catégoriale qu'on entend lui faire jouer, il n'est guère d'autre choix que de renvoyer aux usages attestés de la distinction. Or l'examen des usages en question fait apparaître un certain nombre de difficultés, certaines rendant problématique l'usage catégorial qu'on avait d'abord envisagé.

Une conception pluraliste

Une de ces difficultés est assez générale pour qu'on s'y arrête dès à présent. Il existe certains contextes dans lesquels l'abstrait et le concret se comportent manifestement comme ces termes que Peter Geach nommait « attributifs » et qu'on appellera plus volontiers *sémantiquement dépendants* : des termes dont la contribution sémantique ne peut être établie indépendamment du sujet auquel ils sont attribués. « *There is no such thing as being just good or bad*, écrivait Geach, *there is only being a good or bad so-and-so* »⁶. Et il donnait l'explication suivante : lorsqu'on dit que tel objet est un livre bleu, on dit aussi bien que c'est un livre et qu'il est bleu ; on établit donc la valeur de vérité de la phrase entière au moyen des classes d'extension, respectivement, du terme adjectif et du terme substantif. Mais on ne dira pas à propos d'un grand éléphant que c'est un éléphant et qu'il est grand, parce que *grand* est un de ces adjectifs attributifs auxquels ne peut être associée aucune extension déterminée lorsqu'il est considéré par soi. De même, cette fois l'exemple est pris dans D. Lewis, un *prétendu communiste*

6. P. T. Geach, « Good and Evil », *Analysis*, 17, 5, 1956, p. 32. La distinction est introduite à propos des prédicats moraux mais a, bien entendu, une portée plus générale.

n'est pas, d'une part, une chose prétendue et, d'autre part, un communiste⁷. Les adjectifs de ce genre modifient la classe d'extension de ce à quoi ils sont associés. Leur intension figure dans la sémantique comme une fonction de second ordre qui va d'une intension à une autre intension.

Il est bien clair que lorsqu'un terme est sémantiquement dépendant, il est difficile d'en faire un usage catégoriel. Il faut au moins, pour qu'on puisse faire d'un terme un usage catégoriel, qu'on puisse l'utiliser pour ranger les entités selon que le terme s'y applique ou non⁸. Difficile, par exemple, de ranger les entités en *rapide* et *lent* ou les citoyens en *supposé* et *authentique*. Un escargot, même rapide, demeure assez lent et un supposé communiste a pu être une authentique victime de discrimination. La difficulté que nous éprouvons à ranger les entités au moyen d'un terme de ce genre ne procède nullement de son caractère éventuellement vague. Décidons qu'un *communiste supposé* est un citoyen américain qui a été dénoncé comme communiste à l'époque du maccarthysme. Il y a probablement des cas incertains, pour lesquels la dénonciation n'est pas clairement établie, mais ce ne sont pas ces cas qui constituent le trait saillant de l'usage de l'expression. Nous ne pouvons pas ranger des entités au moyen d'une distinction si le choix des entités qui doivent être rangées modifie les principes du rangement apportés par la distinction. C'est cette condition qui n'est pas remplie dans le cas des termes souffrant d'une forte dépendance sémantique.

Abstrait et *concret* présentent-ils une dépendance sémantique comparable? Pensons par exemple à un contexte comme :

(1) l'ensemble concret des verres qui sont restés sur la table contient-il le vin qu'on y a laissé?

ou encore à la phrase :

(2) le mot abstrait « humanité » désigne une propriété.

On serait bien en peine d'associer à *concret* et à *abstrait* une classe d'extension indépendante de celle des termes *ensemble* dans (1) et *mot* dans (2). Dans ces occurrences au moins, *abstrait* et *concret* sont sémantiquement dépendants, au sens où nous avons effectivement besoin de savoir de quoi on dit que c'est concret ou abstrait pour avoir accès à ce que l'on dit en affirmant que c'est tel et tel. Pourtant, *abstrait* et *concret* ne se comportent pas entièrement comme *prétendu* ou comme *grand*. Imaginons un étudiant en philosophie

7. « An alleged communist is not the sort of thing which is on the one hand an alleged thing and, on the other hand, a communist » (D. Lewis, « General Semantics », *Synthese*, 22, 1-2, 1970, p. 18-67).

8. Il s'agit bien entendu d'une condition nécessaire mais insuffisante.

qui rencontrerait pour la première fois l'expression « l'ensemble concret » qui figure dans (1). Assurément, l'expression aura pour lui quelque chose d'un oxymore. S'agit-il d'une fusion méréologique ? D'un ensemble qui hérite de la situation spatio-temporelle de ses membres ? Lorsque nous cherchons à savoir comment l'usage de *abstrait* ou de *concret* modifie la signification des expressions auxquelles ils sont associés, nous allons pour ainsi dire puiser dans un stock contenant des modifications préfabriquées et choisissons la modification qui convient le mieux au contexte de l'usage en question. Il se peut que plusieurs modifications conviennent ou interagissent, comme dans (2) où les « mots abstraits » désignent à la fois une catégorie morphologique du français – les substantifs en -té – et une catégorie sémantique – les termes qui désignent une entité abstraite. Il se peut aussi que l'occurrence soit assez peu familière pour que nous soyons conduits à procéder par essais et corrections. C'est le cas dans (1) où notre étudiant envisagera par exemple que, parmi les ensembles, les ensembles concrets sont ceux qui peuvent être localisés dans l'espace et dans le temps, jusqu'à ce qu'une nouvelle information fournie par le contexte l'invite à préciser ou au contraire à abandonner cette interprétation. Dans les deux cas, l'élément contextuel pertinent est fourni principalement par le sujet d'attribution, mais pas seulement par lui. S'il suffit de savoir qu'on entend l'appliquer aux éléphants pour pouvoir se mettre d'accord plus ou moins précisément sur l'intension du terme *grand*, savoir qu'on entend appliquer *concret* aux ensembles n'est pas suffisant pour en faire un terme entièrement univoque.

D'autres termes qui font le quotidien des métaphysiciens présentent les symptômes d'une plasticité comparable dans le langage ordinaire, à commencer par les termes *vrai* et *existant*. Dans quelles conditions le terme *vrai*, appliqué aux énoncés logiques et mathématiques, aux énoncés relatant les événements d'un récit de fiction ou encore aux prédictions météorologiques, a-t-il partout le même sens ? Employer le verbe « exister », pour reprendre encore les mots mêmes de Quine⁹, à propos des nombres et des classes et le même verbe à propos des objets matériels, est-ce faire deux usages distincts d'un seul terme ambigu ? Admettons que, dans un esprit d'orthodoxie quiniennne, ou pour d'autres bonnes raisons, on préfère considérer qu'*est vrai* et *existe* sont strictement univoques. On devra s'en tenir à cette décision, en dépit des différences manifestes qu'on vient d'évoquer. On avancera alors que la différence entre les lois logiques vraies et des prédictions météorologiques vraies n'est pas une différence dans

9. W. V. O. Quine, *Word and Object*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1960 ; trad. fr. P. Gochet, *Le Mot et la Chose*, Paris, Flammarion, 1977, § 27, p. 190 sq.

la vérité mais bien une différence entre les lois logiques et les prévisions de la météorologie. De même on prétendra que l'existence est un terme général et que les différences relevées dans l'existence d'un nombre, d'un personnage de fiction et d'un objet matériel ne portent pas sur ce que c'est qu'exister mais bien sur ce que c'est qu'être tel genre d'entité : un nombre, un personnage de fiction ou un objet matériel. Lorsqu'ils sont pris en charge par la machinerie de la sémantique quantificationnelle, les contenus des prédicats d'existence et de vérité sont rendus compatibles avec la multiplicité des contextes de leur usage. Mais cette compatibilité n'est alors le résultat, ni d'un recoupement, ni de la mise au jour d'un noyau intensionnel minimal. Elle s'obtient parce qu'on a véritablement débarrassé les prédicats en question de tout ce qui pouvait donner lieu à incompatibilité et qu'on a, pour ainsi dire, déchargé dans un autre compartiment de l'ontologie ou sur une autre théorie. La plus simple des conceptions de la généralité est univociste. Lorsqu'on cherche à établir la plus grande extension d'un terme, c'est-à-dire l'ensemble de ce à quoi il s'applique ou éventuellement pourrait s'appliquer, on suppose l'invariance de l'intension. Mais si le terme s'applique manifestement à des choses assez différentes et si l'enquête sur son usage révèle que son extension, telle qu'elle se laisse constater, ne peut pas être obtenue à partir d'une seule intension, alors on doit se résoudre à accepter de mélanger ambiguïté et généralité.

La conception que je défends prétend se diriger dans cette direction. Le prédicat d'abstraction perd en effet beaucoup de son contenu lorsqu'il est rendu entièrement univoque et la partie du contenu ainsi perdue me semble indispensable à l'explication de certains contextes de son usage. Lorsque nous disons ou pensons que quelque chose est abstrait, nous ne faisons pas exactement ce que nous avons l'air de faire ; nous n'attribuons pas à proprement parler une propriété à la chose en question. Nous remarquons pour nous-mêmes ou signalons aux autres que parler de cette chose requiert un réglage ou une modification dans la manière de faire référence, que concevoir cette chose requiert un réglage ou une modification dans la manière de penser l'identité et l'approximation, qu'envisager cette chose requiert un réglage ou une modification du profil modal. Nous n'avons pas toujours à opérer le même réglage et l'abstraction n'est pas un de ces réglages. Elle désigne plutôt l'attitude consistant à rechercher le réglage le plus approprié. C'est pourquoi il me semble que l'abstraction requiert un traitement pluraliste en philosophie générale. Ceci ne signifie pas que les théories formelles constituées seraient inadéquates ou insatisfaisantes, mais plutôt qu'à travers l'abstraction, la philosophie doit aussi s'interroger sur le rapport que nous établissons avec le statut métaphysique que nous attribuons aux choses. Nous faisons référence à des entités qui n'ont pas

de localisation spatio-temporelle sans pour autant les confondre avec des entités inexistantes. Notre compréhension de la nature passe par des entités inobservables. Nos théories nous obligent à concevoir des propriétés qui ne sont pas exemplifiées. Nous ne doutons pas de la vérité de certaines phrases dans lesquelles figurent des termes singuliers référant à des nombres. Et pourtant, nous ne faisons pas unanimement profession de platonisme. C'est cette part de *platonisme inactualisé* qu'une théorie plastique de l'abstraction doit tenter de prendre en charge.

La pression nominaliste : existentialisme et inventaire

Envisageons à présent un point qui ne peut pas être complètement passé sous silence : la pression nominaliste. Ce point nous intéresse ici, non pas sous le rapport du nominalisme lui-même et des différents types qu'on peut y distinguer, mais plutôt quant à la question de savoir dans quelle mesure les injonctions du nominalisme à l'égard de la métaphysique ont eu dans le passé et ont encore à présent un effet sur la distinction de l'abstrait et du concret. Lorsqu'on prétend qu'on va débarrasser la place philosophique d'un certain nombre d'entités *parce qu'elles sont abstraites*, on doit aussi se donner la peine de préciser ce qu'est l'abstraction, non seulement parce que cela permet de savoir de quoi au juste on va se débarrasser, mais aussi parce que ceux qui n'ont pas le goût des grandes entreprises cathartiques ont quelques chances de réclamer une explication supplémentaire en demandant, notamment, ce qui exactement dans la propriété d'abstraction rend les entités qui l'exemplifient particulièrement détestables. Il est difficile de leur répondre en indiquant simplement que les entités abstraites sont obscures et que, puisqu'elles sont obscures, il est préférable de conclure qu'elles n'existent pas. On ne peut pas toujours conclure de l'obscurité à l'inexistence. En outre, les entités abstraites nous sont en général données par leurs conditions d'intelligibilité, par l'intermédiaire d'un contenu conceptuel et théorique. Elles sont, en ce sens, plus intelligibles que celles auxquelles nous avons accès par la perception et auxquelles nous faisons références par ostension. Lorsqu'on dit qu'elles sont obscures, on ne veut donc pas dire qu'elles ne sont pas intelligibles, mais plutôt qu'il y a quelque chose d'inintelligible dans leur existence : on ne conclut pas de l'obscurité à l'inexistence, mais l'on procède plutôt dans l'autre sens, d'une difficulté rencontrée dans l'existence à l'obscurité. Mais si ces entités n'existent pas, pourquoi les décrire comme ceci ou comme cela, en l'occurrence comme abstraites ? En toute rigueur il faudrait dire qu'elles *seraient* abstraites si elles *existaient*. On trouve une expression approchante sous la plume de H. Field :

*Nominalism is the doctrine that there are no abstract entities. The term “abstract entity” may not be entirely clear, but one thing that does seem clear is that such alleged entities as numbers, functions and sets are abstract – that is, they would be abstract if they existed. In defending nominalism I am denying that numbers, functions, set or any similar entities exist*¹⁰.

Cette manière de présenter la situation est un peu contournée et l'on peut se demander s'il ne serait pas plus simple de dire une bonne fois des entités abstraites qu'elles n'existent pas. Bien entendu, on ne dirait pas exactement la même chose. La difficulté qui se présente ici risque de passer inaperçue si, comme le font certains métaphysiciens, on tire argument de ce qui fait en l'occurrence la spécificité des abstraits – ils nous sont donnés par leurs conditions d'intelligibilité, mais demeurent obscurs quant à leurs conditions d'existence – pour poser une forme de l'être séparée de l'existence, comme la persistance ou la possibilité, en arguant que celle-ci est le corrélat ontologique de la concevabilité des abstraits. Car la difficulté porte exactement sur le rapport de la distinction de l'abstrait et du concret à la notion d'existence et c'est ce rapport qui est soigneusement évité par l'ajout d'une nouvelle forme de l'être. De deux choses l'une, ou bien l'on considère que la distinction de l'abstrait et du concret peut être effectuée sans qu'on doive aucunement faire appel à la notion de l'existence et l'on ajoute : les nominalistes sont ceux qui, lorsqu'ils sont en possession de cette distinction qui ne fait pas appel à la notion d'existence, affirment en outre que les abstraits n'existent pas ou que seuls les concrets existent. Ou bien, au contraire, on tente de donner corps à l'intuition selon laquelle les abstraits sont des entités que nous pouvons concevoir mais telles que leurs conditions d'existence nous plongent dans la perplexité et, admettant qu'il y a bien un lien entre l'abstraction – ou la concrétion – et l'existence, on attribue aux nominalistes un rôle beaucoup plus central, puisqu'ils sont alors parmi les métaphysiciens ceux qui mettent simplement l'accent sur ce lien.

Comme il y a plusieurs conceptions de l'abstraction et plusieurs manières de tracer la frontière de l'abstrait et du concret, il peut s'avérer intéressant de distinguer, parmi ces conceptions, celles qui font appel d'une manière ou d'une autre à la notion d'existence et celles pour lesquelles la notion d'existence n'est pas requise. On dira des premières qu'elles sont existentielles et des secondes qu'elles sont non existentielles. Si maintenant nous revenons munis de cette distinction à la citation de H. Field, on constate que l'importance qui doit être attribuée à la partie que nous soulignons

10. H. Field, *Science Without Numbers: A Defence of Nominalism*, Oxford, Blackwell, 1980, cité in J. P. Burgess et G. Rosen, *A Subject with No Object*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 13 (nous soulignons).

varie considérablement selon que son auteur est existentialiste (dans ce sens hétérodoxe) ou ne l'est pas. Selon la première interprétation, il considère plusieurs types d'entités : les nombres, les fonctions et les ensembles ; dit de ces entités qu'elles sont abstraites ; précise – à la manière de Lewis – qu'on ne sait pas très bien ce que signifie *abstrait* mais qu'on sait très bien des entités abstraites qu'elles le sont – ce que Lewis ne dirait pas – ; et conclut finalement qu'il est prêt à soutenir que ces entités n'existent pas, autrement dit qu'il est un nominaliste non existentialiste. La phrase « elles seraient abstraites si elles existaient » n'a alors pas grande importance et, selon cette lecture, il est préférable de l'oublier. Selon la lecture existentielle au contraire, on a quelque chose de tout différent : les entités abstraites, comme les nombres, les fonctions ou les ensembles, ont un caractère d'obscurité ; une manière de décrire ce caractère est de dire qu'on ne saurait penser leur existence sans l'assortir d'une propriété qui la modifie et l'atténue ; c'est cette propriété particulière – adverbiale – qu'on désigne par le terme *abstraction* ; le nominaliste – existentialiste – est celui qui prend bonne note de la dimension adverbiale de l'abstraction en disant, par exemple, des entités abstraites *qu'elles seraient abstraites si elles existaient*.

La raison pour laquelle nous sommes tentés de passer par une expression de ce genre si nous voulons exprimer la position du nominaliste existentialiste, c'est que nous ne disposons pas d'une conception de l'existence qui, une fois posée, permettrait d'identifier purement et simplement les abstraits et les objets inexistants. Même en admettant, par exemple, une conception physicaliste de l'existence – conception selon laquelle n'existent que des entités spatio-temporelles – nous serions encore contraints de reconnaître comme existantes des entités que nos intuitions nous inclinent à ranger parmi les abstractions – un centre de gravité, la ligne de l'équateur – et nous aurions probablement recours à un second critère, plus restrictif, pour établir que ces entités elles-mêmes n'existent pas comme existent les objets matériels et spatio-temporels ordinaires. C'est bien souvent cette restriction supplémentaire dont la pression nominaliste fait son affaire. Même lorsqu'elle s'inscrit dans la ligne existentialiste, elle ne *repose* pas sur une conception préalable de l'existence mais *porte*, comme une sorte de réquisit métaphysique supérieur, sur toutes les conceptions de l'existence qu'on pourrait faire valoir explicitement ou endosser implicitement. Elle tend bien entendu à disqualifier les conceptions trop libérales, mais surtout elle exige de toute conception qu'elle soit adoptée selon sa version la plus restrictive. Cet aspect de la pression nominaliste est bien souligné, dans la formulation de H. Field, par le dispositif d'encliquetage qu'elle suggère : si les entités abstraites *existaient* – autrement dit, si nous étions d'une manière ou d'une autre engagés à leur existence – elles *seraient abstraites*,

c'est-à-dire qu'elles n'existeraient pas selon le réglage le plus strict et le plus sélectif de la propriété d'existence que nous leur avons attribuée en premier lieu de manière seulement conditionnelle.

Le problème de cette conception existentielle de l'abstraction est évidemment qu'elle met à mal le dogme de l'univocité de l'existence, au point qu'inversement la conception quantificationnelle orthodoxe de l'existence, fortement univociste, doit à mon sens nécessairement s'apparier à une conception de l'abstraction non existentielle¹¹. L'hypothèse qu'on pourrait alors proposer est la suivante : ces deux manières de voir ce que nous concevons comme susceptible d'exister, l'une plus large, l'autre plus étroite, pourraient se fonder sur des intuitions inventoriales et sur le constat selon lequel l'approche inventoriale est tendanciellement plus sélective que l'approche quantificationnelle¹². Toutes les entités qui figurent dans l'inventaire du monde doivent également figurer sur le parcours des variables de nos meilleures théories, mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Selon cette hypothèse, le nominaliste existentialiste est celui qui soutient l'approche inventoriale, éventuellement en supplément de la détermination quantificationnelle. Il y trouve la détermination la plus stricte de l'exister qu'il entend imposer dans l'ontologie et par là aussi les raisons pour lesquelles les abstraits doivent en être bannis. Est-il légitime de se prévaloir de l'approche inventoriale de cette manière ?

Imaginons que nous ayons à dresser l'inventaire d'un stock de marchandises dans un magasin de bricolage. La méthode qu'on adoptera sera considérée comme satisfaisante si elle permet de s'assurer qu'aucune partie du stock n'échappe à la revue qu'on en fait – autrement dit : si elle permet d'éviter l'incomplétude – et si, également, aucune partie du stock ne figure dans l'inventaire plusieurs fois ou à plus d'un titre – si l'inventaire n'est pas redondant. Il se peut, par exemple, qu'un tournevis figure sous plusieurs descriptions – petit outillage, équipement d'électricien – ou soit

11. De fait, le nominalisme est invariablement mentionné dans les textes de Quine relatifs à l'engagement ontologique, c'est-à-dire précisément dans les textes où il insiste sur l'univocité du terme *existence*. La position nominaliste peut selon lui être entièrement décrite à l'aide de la distinction entre les expressions dépourvues de signification et les expressions dépourvues de références : elle consiste, non pas dans un réglage strict du terme *existence*, mais dans un réglage large de la classe des termes pourvus de signification et dépourvus de référence. Il n'y a pas plus d'existence conditionnelle qu'il y a de degré d'existence ou de significations multiples du terme *exister* et il n'y a pas lieu de considérer l'abstraction et la concrétion comme des propriétés *adverbiales*. La conception quantificationnelle de l'existence ne peut être corrélée qu'à une conception non existentielle de la distinction de l'abstrait et du concret.

12. La distinction entre la perspective inventoriale et la perspective quantificationnelle est très clairement établie, par exemple dans A. C. Varzi, « Mereological Commitments », *Dialectica*, 54, 4, 2000, p. 284-305.

considéré une fois pour lui-même et une autre fois comme partie d'une boîte à outils. L'inventorier devra distinguer nettement entre les items du stock, leurs occurrences éventuellement multiples dans la description du stock et leur contribution méréologique comme parties dans des parties du stock éventuellement plus étendues¹³. La méthode de l'inventorier offre donc le moyen de répondre à la question : qu'est-ce qu'il y a ? ou : qu'est-ce qu'il nous reste ? à condition de passer par la question préalable : comment doit-on compter ? Et il n'est pas sûr que la manière la plus raisonnable de compter soit nécessairement celle qui minimise globalement l'inventaire. Si, par exemple, l'inventorier décide que chaque item ne doit figurer qu'une fois et ne doit figurer dans aucune somme méréologique plus large, il fait disparaître de son stock certains articles, par exemple les boîtes à outils et d'autres articles semblables, dont on peut prétendre avec raisons qu'*ils y sont*. De même s'il fait peser une contrainte analogue sur les descriptions multiples en déclarant que chaque article du stock ne doit figurer que sous une seule description dans l'inventaire : il serait absurde que puissent y figurer les charnières des meubles de cuisine et les charnières des meubles de salle de bain lorsque ce ne sont pas les mêmes charnières mais que les mêmes charnières utilisables dans les deux cas ne puissent figurer qu'une seule fois. Il s'agit donc d'une règle trop forte. Il est clair, en revanche, que toute manière raisonnable devra établir le compte à partir de la considération générale selon laquelle toute partie du stock, quelque étendue qu'elle puisse être, ne peut être vendue qu'une seule fois et qu'elle doit donc disparaître de la représentation du stock lorsqu'elle est vendue sous telle ou telle description, pour elle-même ou comme partie d'un lot plus étendu. Et la règle, pour être complète, devra également indiquer ce qui n'est pas à vendre : les présentoirs, les étagères, les caisses d'emballage, etc. L'inventaire s'effectue donc à l'aide d'une règle qui (i) suffit à distinguer ce qui est à vendre et ne l'est pas (ii) relie les différentes représentations d'un même item et (iii) ses différentes compositions méréologiques de manière à tirer les conséquences du fait qu'une chose ne peut être vendue qu'une seule fois.

L'inventorier ne peut pas se passer de cette règle ou d'une règle analogue. C'est qu'il ne dispose pas d'une segmentation toute faite et préalable, par laquelle il y aurait moyen de savoir une fois pour toutes comment on doit compter ce qu'il y a. La segmentation est *zweckrational*. Supposons encore que l'inventaire n'ait pas lieu dans le but de faire le point sur ce qu'il faut acheter ou solder, mais plutôt parce que, l'entreprise elle-même étant

13. Ou comme sommes méréologiques de parties plus étroites : la boîte à outils n'est rien de plus que la boîte et les outils qu'elle contient.

à vendre, on veut pouvoir évaluer les biens dont pourra disposer celui qui se portera acquéreur. Dans ce cas, l'inventaire devra faire figurer cette fois les étagères, les espaces de stockage, mais même les applications informatiques qui gèrent le stock, c'est-à-dire les représentations abstraites de ses items, de leurs différentes descriptions et configurations méréologiques, car la valeur de ces applications et des données informationnelles qu'elles contiennent fait pleinement partie de la valeur globale du bien à vendre. Cet exemple montre que nous n'avons pas de raison d'exclure une fois pour toutes les représentations abstraites de la perspective inventoriale ou de supposer que la perspective inventoriale est celle dans laquelle s'impose nécessairement cette exclusion que nous considérons comme le réglage le plus strict de l'existence.

Il est impossible de faire un inventaire de quoi que ce soit sans se donner au préalable une règle de segmentation des entités inventoriées. Et cette règle a une structure téléologique. C'est elle qui exclut éventuellement, mais non nécessairement, les entités abstraites et le plus souvent il y a de bonnes raisons pour qu'elle en conserve certaines. Ajoutons qu'en aucun cas la règle n'est capable de dire ce qu'est une entité abstraite – si l'on entend par là faire autre chose que répéter que l'entité en question est exclue par la règle des entités inventoriées. Ce qui est vrai du magasin de bricolage est vrai de l'inventaire du monde. La segmentation des entités doit être donnée par la science ou par l'usage selon qu'on fait l'inventaire du monde de l'image manifeste ou du monde de l'image scientifique; éventuellement par les deux, si l'on est parvenu à donner un sens à l'image stéréoscopique que Sellars appelait de ses vœux. La pression nominaliste, sous sa forme existentialiste, ne fait néanmoins pas avancer l'élucidation de la distinction de l'abstrait et du concret.

Discrimen

La multiplicité des critères évoqués pour servir de fondement à la distinction de l'abstrait et du concret n'est pas l'effet d'un état de confusion de la métaphysique. Elle est un trait caractéristique de la distinction elle-même: celle-ci se présente plus comme une famille de différences que comme une différence univoque et c'est pour avoir reconnu ce fait que David Lewis a préféré s'en tenir à une abstention prudente. Notons pour commencer quelques-uns des critères généralement reconnus. Admettons par exemple que le premier de ces critères, celui qui correspond à une intuition très partagée, se fonde sur le fait que les objets abstraits, contrairement aux objets concrets, n'ont pas de localisation spatio-temporelle. Il y a un sens à se demander quelle est la situation spatio-temporelle d'un objet dont on dit qu'il est unique, par exemple l'objet répondant à la description « satellite

naturel de la Terre», mais se demander où se trouve le nombre 1 lui-même n'a pas de sens parce que le nombre 1, s'il est éventuellement un objet, n'occupe aucune portion de l'espace et du temps. Un autre critère que nous avons déjà évoqué est le pouvoir causal dont les abstraits, contrairement aux concrets, seraient dépourvus. Par interaction gravitationnelle, la Lune est, par exemple, le principal facteur causal des marées. La Lune intervient dans le processus causal qui est à l'origine des marées en tant qu'elle est un satellite unique, mais on ne dira pas que le nombre 1 intervient dans le processus causal qui est à l'origine des marées. On a procédé pour le pouvoir causal comme on l'avait fait pour la situation spatio-temporelle, selon le *way of negation* de David Lewis : on constate qu'il manque aux objets abstraits certains traits des objets tout court et l'on choisit parmi ces traits manquants celui qui nous paraît le plus significatif. Convenons d'appeler le critère ainsi établi un *discrimen*.

Comme les traits en question sont en général des propriétés ou des relations d'un certain type, par exemple le type des relations spatio-temporelles ou des relations causales, il suit qu'un *discrimen* pour l'abstrait et le concret est un type de propriétés ou de relations dont on dit qu'elles ne peuvent pas être exemplifiées par certains objets que, pour cette raison, on choisit de désigner comme abstraits. Il me semble que la manière la plus intéressante, d'un point de vue métaphysique, de considérer des types de propriétés et de relations consiste à les envisager comme des déterminables. Mais ces types de propriétés et de relations peuvent aussi être exprimés comme des classes d'objets d'ordre élevé ; la définition de l'abstraction par la spécification d'un *discrimen* pourrait alors être une instance de :

$$\text{Disc}^* : \text{Abs}x =_{\text{def}} \forall Y, Y \in \{X : \Phi(X)\} \rightarrow \neg Yx$$

où *Absx* signifie « *x* est abstrait »¹⁴. Il existe toutefois des propriétés et des relations que, nécessairement, certains objets n'exemplifient pas, et qui pourtant sont insuffisantes pour produire un *discrimen* de ce genre – pensons par exemple aux propriétés contradictoires. On ajoutera donc que, nécessairement, les propriétés et les relations qui servent de *discrimen* ne sont pas exemplifiées par les abstraits, mais qu'elles le sont par les objets ordinaires ou concrets :

$$\text{Disc} : \text{Abs}x =_{\text{def}} [\forall Y, Y \in \{X : \Phi(X)\} \rightarrow \neg Yx] \ \& \ [(\forall z \neg \text{Abs}z) \rightarrow (\exists Z, Z \in \{X : \Phi(X)\} \ \& \ Zz)]$$

14. J'emploie plus bas la notation bien établie : @xy pour « *x* est l'abstrait de *y* ». Cf. par exemple J. P. Burgess, *Fixing Frege*, Princeton, Princeton University Press, 2005, p. 22. Il s'agit alors d'un opérateur fonctionnel et non d'un simple prédicat.

Si, pour établir un *discrimen*, on a besoin de préciser un type d'ordre élevé qui n'est pas exemplifié par les abstraits mais l'est par les concrets, il suit que les abstraits ne peuvent être définis que dans une référence à des concrets. Il faut se demander à cet égard si, éventuellement, un même genre d'objets peut être abstrait relativement à un autre genre et concret relativement à un troisième; enfin si un genre d'objets considérés comme abstraits peut toujours être corrélé à un genre d'objets concrets spécifiques et comment cette corrélation peut être précisée. Notons que si la définition de l'abstraction par un *discrimen* requiert la référence au concret en général, elle ne passe pas par une corrélation déterminée. Lorsqu'on dit, par exemple, que les nombres sont abstraits en tant qu'ils n'entretiennent pas de relation spatio-temporelle, on suppose effectivement que les concrets entretiennent des relations de ce genre, mais on ne prétend pas que, dans les concrets, il existe une classe d'objets qui seraient capables d'entrer dans des relations spatio-temporelles et seraient apparentés aux nombres. Cette question importante est celle, traditionnelle, de la paronymie.

Lorsqu'on est en mesure de fonder la distinction du concret et de l'abstrait sur un *discrimen*, on pense en général à une instance du schéma précédent. La classe à laquelle appartient Y est alors déterminée et l'on considère que c'est elle qui doit être privilégiée. Défendre une conception de l'abstraction revient alors à montrer pour quelle raison le type de propriétés ou de relations privilégié fonde le critère de l'abstraction de préférence à d'autres types concurrents, pour lesquels il existe aussi des objets qui, nécessairement, ne les exemplifient pas: soit parce qu'il correspond davantage à nos intuitions et à l'usage, soit parce qu'il s'avère intéressant dans l'élucidation du statut des entités mathématiques ou physiques. Il reste que, si plusieurs discriminations sont possibles, le choix de l'une d'entre elles n'abolit pas les autres. Quelle possibilité d'unification avons-nous, face à la diversité des discriminations?

Le schéma **Disc** ci-dessus invite à donner ici deux types de réponses. On peut premièrement partir d'un *discrimen* et tenter de le rendre plus complexe et plus englobant. On va par exemple pouvoir donner un *discrimen élargi*, dans lequel le type des relations spatio-temporelles et celui des relations causales joueront également un rôle. On tentera de procéder de la même façon pas à pas avec d'autres types de propriétés, en prenant garde de ne pas restreindre de manière arbitraire l'extension de l'abstraction à mesure qu'on aura rendu plus complexe le type retenu. Mais on peut également envisager une seconde interprétation, plus tolérante, et considérer qu'aucune instance du schéma **Disc** ne doit être privilégiée, que toutes les instances donnent également accès, dans un certain sens, à l'abstraction. Peu importe alors que l'abstraction soit fondée sur les propriétés et relations

spatio-temporelles ou sur les relations causales, ou sur tout autre type de ce genre ; c'est, formellement, l'existence d'un type de propriétés et de relations non exemplifiables qui est porteuse d'une signification et non le contenu matériel du type en question. Selon cette conception, on n'a pas à expliciter un type complexe pour former un *discrimen* unique. On peut parfaitement accepter que telle entité est abstraite parce qu'il lui manque tel type de propriété et que telle autre l'est pour une autre raison, parce qu'il lui manque les propriétés d'un autre type.

Cette manière de voir les choses rejoint sur un point certaines de nos intuitions. Nous considérons que certaines entités sont abstraites parce qu'il leur manque quelque chose. Et qu'il leur manque quelque chose parce qu'on le leur a enlevé, mentalement, en négligeant systématiquement certains de leurs aspects. Nos intuitions nous disent bien que les entités qui ne sont pas dans l'espace et dans le temps sont abstraites. Mais elles ne précisent pas que c'est parce qu'il leur manque précisément l'espace et le temps qu'elles le sont ; on peut aussi bien prétendre que c'est parce qu'il leur manque quelque chose, ce quelque chose étant éventuellement la dimension spatio-temporelle, mais que nous les considérerions également comme abstraites s'il leur manquait autre chose, par exemple le pouvoir causal ou la couleur, de sorte que si le schéma **Disc** doit capturer en partie cette intuition, il ne peut le faire que s'il est considéré dans toute sa généralité, selon l'interprétation plus tolérante. On objectera que l'interprétation tolérante est trop relâchée. Qu'une entité considérée comme abstraite devrait toujours l'être selon un critère précis ; que si l'on nomme abstraites toutes les entités auxquelles « il manque quelque chose » – c'est-à-dire pour lesquelles il existe une classe de propriétés et de relations assignable qu'elles ne peuvent pas exemplifier – le concept d'abstraction risque d'être sous-déterminé ou inconsistant. Cette objection est tout à fait sérieuse. Afin d'y répondre tout en conservant l'orientation de l'interprétation tolérante, je propose de privilégier une conception dite *matricielle* de l'abstraction. Celle-ci consiste à prendre acte du fait qu'il y a différentes manières possibles d'être abstrait et qu'aucune de ces manières ne l'emporte sur les autres. Il se peut même qu'une entité puisse être considérée comme abstraite sous un rapport et concrète sous un autre. La ligne de l'équateur, par exemple, est située dans l'espace et est concrète sous ce rapport, mais elle est une entité théorique, ontologiquement dépendante et dans cette mesure plutôt abstraite. La conception matricielle propose de considérer l'abstraction selon des critères qui donnent *ensemble* la signature métaphysique d'une entité. Selon cette manière de voir, on espère échapper à l'objection de la sous-détermination dans la mesure où l'on a toujours les moyens d'indiquer, pour chacun des critères retenus, si le genre d'entité qu'on cherche à analyser le valide du

côté de l'abstrait ou du concret. Chaque instance du schéma **Disc** qui se sera révélée pertinente devra figurer dans la signature métaphysique mais, conformément à la lecture tolérante, toutes les instances qui se seront révélées pertinentes y figureront également.

Discrimen et conception procédurale

Cette esquisse de la conception matricielle de l'abstraction fait voir la direction dans laquelle on doit chercher à unifier la notion. On est toutefois immédiatement confronté à la difficulté suivante : rien n'indique que toutes les manières de préciser la distinction de l'abstrait et du concret reposent sur un *discrimen* au sens qu'on a donné à ce terme, autrement dit sur un type de propriétés ou de relations dont on pourrait montrer qu'elles sont exemplifiées par certains objets – les concrets – et qu'elles ne peuvent pas l'être par d'autres que, pour cette raison, on dit abstraits. Il se peut que la distinction de l'abstrait et du concret prenne un tour assez différent, plus éloigné du *way of negation*. Il nous faut aussi envisager le cas où les abstraits sont donnés, non pas par un *discrimen*, mais par une procédure ; et celui où ils sont donnés par ce qu'on appelle un principe d'abstraction.

Dans la mesure où elle ne spécifie pas quel *discrimen* doit être privilégié dans la distinction de l'abstrait et du concret, la conception discriminatoire tolérante semble assez proche de la conception procédurale traditionnelle. Faut-il néanmoins les distinguer ? Considérons les deux chats dont parle Frege dans un passage célèbre de son compte rendu de la *Philosophie de l'arithmétique*, I, de Husserl¹⁵ : soient, l'un à côté de l'autre, un chat noir et un chat blanc. On ne se préoccupe pas de la couleur ; ils deviennent *farblos* mais, dit Frege, « ils sont encore assis l'un à côté de l'autre ». On ne se préoccupe plus de la posture corporelle : ils sont encore l'un à côté de l'autre, chacun à sa place, mais ils ne sont plus assis. On ne se préoccupe plus des places. Ils deviennent *ortlos*, mais sont encore différents l'un de l'autre. Et ainsi de suite. Ce que l'on peut appeler la conception procédurale traditionnelle de l'abstraction recouvre l'ensemble des procédés dont Frege donne ici un exemple. Elle repose sur l'idée que les abstractions sont produites par la raison ou par l'imagination en laissant de côté systématiquement certains traits des objets ordinaires. Disons qu'il s'agit d'une procédure de détachement. On est enclin à se demander si l'on obtient une abstraction

15. G. Frege, « Rezension von E. G. Husserl, *Philosophie der Arithmetik*, I », *Kleine Schriften*, 2^e éd., I. Angelelli (éd.), Hildesheim, Olms, 1990, p. 181 ; trad. fr. C. Imbert, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 145. Cf. dans l'*Essay* de Locke : II, xi, 8-9 et III, iii, 6-9 (P. Nidditch (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1975, p. 158-159 et p. 410-412).

à chaque étape de la procédure, ou si les abstractions sont nécessairement le résultat d'un nombre d'étapes par lesquelles on devrait nécessairement passer. On s'aperçoit alors qu'il est difficile de donner un sens à cette notion d'étape de la procédure, si ce n'est en précisant que ce qui, chaque fois, est détaché est un *type* de propriétés et de relations, autrement dit qu'on détache les déterminés d'un déterminable ou les membres d'une classe d'ordre élevé comme dans le schéma **Disc** ci-dessus. Par suite, l'existence d'un ordre entre les différentes étapes de la procédure, le fait que plusieurs étapes puissent être ramenées à une seule ou que, au contraire, plusieurs étapes indépendantes soient requises pour l'achèvement d'une étape nouvelle, tout ceci dépend des relations que les classes de propriétés et de relations pertinentes entretiennent entre elles. Si le caractère procédural de cette conception réside dans l'existence de plusieurs étapes, il est vraisemblable qu'on pourra reconduire la conception procédurale à la simple conception discriminatoire en construisant un *discrimen* complexe contenant conjointement plusieurs détachements. Enfin, l'interprétation tolérante de **Disc** nous autorise à penser qu'on est dans l'ordre de l'abstraction – dans le sens délivré par **Disc** – dès que la procédure est engagée, quels que soient la nature et le contenu des premiers détachements. En ce sens, la conception procédurale n'apporte véritablement rien de nouveau, surtout si l'on tient compte des deux interprétations du schéma proposé.

On objectera que la conception procédurale ne se distingue pas de la conception discriminatoire par la seule présence d'étapes distinctes – on peut tout à fait envisager une procédure qui aurait lieu *tota simul* – mais plutôt par sa structure téléologique. Ce sur quoi la conception procédurale met l'accent, c'est le fait qu'on doit obtenir les abstraits d'une certaine manière, en passant par certains actes de pensée plutôt que par d'autres. La conception discriminatoire considère les abstraits comme donnés et cherche à les situer catégorialement dans l'ontologie, la conception procédurale envisage leur situation catégoriale comme le résultat d'un mode d'engendrement cognitif. Il est bien vrai qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de minimiser l'importance de cet aspect téléologique si la procédure envisagée appartenait, par exemple, à la théorie de la justice ou du droit. Il serait absurde d'identifier les procédures du droit pénal à leurs seuls résultats – le fait que les coupables soient justement condamnés – puisque, outre les résultats escomptés, ces procédures comportent d'autres résultats latéraux importants – par exemple que des innocents ne sont pas condamnés – et les moyens d'accéder à ces résultats en respectant certaines contraintes de faisabilité institutionnelle, de coût, etc. Il en va de même dans notre cas : identifier l'abstraction procédurale à la seule formulation d'un *discrimen*, c'est l'envisager selon un point de vue réducteur. C'est réduire la procédure

d'abstraction aux traits remarquables de son résultat et négliger ce qui fait l'essentiel de son sens philosophique : dans les sciences de la nature, elle demeure une procédure impure qui emprunte à un état de la théorie scientifique à laquelle elle adjoint de nouvelles entités.

Remarquons toutefois, en manière de réponse à l'objection, ce qui motive, dans le passage cité, l'opposition de Frege à ce genre de conception. Premièrement : lorsqu'elle est conçue uniquement comme une série de détachements mentaux, la conception procédurale est tendanciellement antiplatonicienne. On ne peut pas admettre à la fois que les abstraits existent comme des réalités indépendantes de l'esprit et que ce qui fait leur spécificité est qu'ils sont obtenus à partir des concrets par une procédure mentale de détachement, à moins de donner un sens faible – épistémique ou heuristique – à la procédure en question¹⁶. Mais il est vrai que ceci ne ferme pas la possibilité d'une procédure différente, qui donnerait accès à de véritables objets abstraits. La conception fregéenne de l'abstraction peut aussi être considérée, en un sens, comme procédurale. C'est pourquoi on appellera conception procédurale *par simple détachement* la conception lockienne traditionnelle, afin de la distinguer des procédures plus sophistiquées. Deuxièmement, et ce point est sans doute plus décisif : on peut se demander si la procédure par détachement atteint effectivement son but et quels sont les objets abstraits qu'elle permet effectivement d'obtenir. Il reste vrai que les abstractions obtenues ne *peuvent* pas exemplifier certaines propriétés ou relations dont le type a été laissé de côté. Les chats sont d'abord *farblos*, *ortlos*, etc. Mais d'où vient qu'elles peuvent en exemplifier d'autres ? Si les propriétés numériques sont exemplifiées par les entités après détachement, est-ce que cela ne signifie pas qu'elles l'étaient auparavant, éventuellement de manière cachée ? Il y avait deux chats, il reste deux fantômes de chat, des revenants toujours plus désincarnés (« *blutleereres Gespenst* »), mais seront-ils jamais des nombres, des centres de gravité, des spins ?

Sur ce point, la conception discriminatoire et la conception procédurale par simple détachement souffrent de la même limitation. Lorsqu'on s'est donné un *discrimen* déterminé, on choisit d'appeler « abstraits » les objets qui n'exemplifient pas les propriétés d'un certain type. Mais mettre hors circuit méthodiquement les propriétés exemplifiées par les objets

16. C'est le sens de la critique du concept de représentation (*Vorstellung*) qui accompagne l'exemple des deux chats dans le compte rendu de Frege. Il s'agit d'éviter les facilités offertes par un concept de représentation qui est toujours à la fois objectif et subjectif – toujours plus objectif que le subjectif et plus subjectif que l'objectif. Il s'agit surtout de ménager la possibilité d'une conception dans laquelle les nombres constituent un domaine unique d'objets – ce qu'on appellera, avec Crispin Wright, le « platonisme arithmétique ».

ordinaires qui n'appartiennent pas au genre particulier visé par le processus d'abstraction ne *donne* pas les propriétés exemplifiées par les objets abstraits, si celles-ci ne le sont pas également par les objets ordinaires. Il y a deux chats, un noir et un blanc, mais aucun des chats n'exemplifie la propriété d'être deux, encore moins d'être pair. Une chose est de dire qu'on déclarera « abstraits » tous les objets qui, nécessairement, ne sont pas des *Fs*, où *F* est une classe de propriétés ou un déterminable, autre chose de tenter de concevoir tel objet – par exemple le nombre 1 – en omettant la quasi-totalité des propriétés exemplifiées par tel concret – par exemple la Lune – pour ne conserver que celles qui sont pertinentes pour l'objet abstrait visé – en l'occurrence les propriétés appartenant à la classe ou au déterminable des propriétés numériques. Dans le premier cas, on a un type de propriétés qu'on utilise négativement, comme type manquant, et l'on considère les abstraits comme les entités auxquelles font nécessairement défaut les propriétés de ce type et qui sont néanmoins des objets ; alors que, dans le second cas, malgré l'apparence de négation, le type donne *positivement* toutes des propriétés qui sont susceptibles d'être exemplifiées par les abstraits envisagés¹⁷.

Discrimen et principe d'abstraction

Il est courant de présenter aujourd'hui la thèse de Frege à cet égard comme la position selon laquelle les nombres sont donnés lorsqu'on ajoute à la logique du second ordre un « principe d'abstraction ». La raison pour laquelle on présente les choses de cette manière est en gros la suivante : le projet de Frege consistait à expliciter totalement les fondements logiques de l'arithmétique et de l'analyse, c'est-à-dire à faire voir la possibilité de définir toutes les notions de l'arithmétique et de l'analyse dans des termes logiques et de dériver par ce moyen tous les théorèmes de l'arithmétique et de l'analyse des seuls axiomes logiques. Ce projet reposait sur un calcul

17. Les commentateurs de Locke et de Berkeley ont parfois noté ce renversement du négatif en positif dans la procédure d'abstraction. Cf. C. C. W. Taylor, « Berkeley's Theory of Abstract Ideas », *The Philosophical Quarterly*, 28, 111, 1978, p. 98-115, où l'auteur distingue entre deux versions de la procédure décrite par Locke et contestée par Berkeley ; selon la première – *the "paradigm instance" view* – la procédure consiste à prendre l'ensemble de notre représentation de quelque chose, par exemple un morceau de craie ou un bol de lait, et à considérer l'un de ses traits sensibles comme pertinent : dans ce cas, l'acquisition d'une idée abstraite ne représente pas une augmentation de notre stock de représentations mentales. Selon l'autre version – *the "schematic representation" view* – les traits sur lesquels on se concentre produisent une idée positive numériquement distincte, une idée du blanc et non du lait blanc ou de la craie blanche.

des prédicats du second ordre¹⁸. Il a achoppé sur l'inconsistance de la loi fondamentale V des *Grundgesetze* qui donnait les conditions de l'identité des extensions des concepts par l'identité des objets tombant sous les concepts en question. Il semblait aller de soi que l'ensemble des *Fs* est identique à l'ensemble des *Gs* si et seulement si les *Fs* sont exactement les *Gs* et la loi fondamentale V exprimait cette corrélation :

$$\text{LV: } \{x: Fx\} = \{x: Gx\} \leftrightarrow \forall x (Fx \equiv Gx)$$

Mais, comme on sait, Russell fit voir les conditions dans lesquelles cette équivalence produisait une contradiction et Frege ajouta à son texte deux appendices dans lesquels la contradiction était deux fois dérivée. Les spécialistes de Frege ont depuis établi que la loi V jouait finalement un rôle restreint dans l'édifice, assez restreint pour que son inconsistance avérée n'entraîne pas la chute de l'ensemble¹⁹. Mais l'essentiel du travail a été fait auparavant, dans une perspective théorique plus qu'historique, par les néo-fregéens. Dans un livre séminal²⁰, C. Wright a insisté sur la pertinence du principe envisagé et rejeté par Frege lui-même dans la section centrale des *Grundlagen*, baptisé depuis par G. Boolos «principe de Hume». Ce principe établit contextuellement le sens des énoncés numériques d'identité – lorsqu'ils ont la forme «le nombre de ... est identique au nombre de ...» – au moyen de l'équinuméricité, une relation d'équivalence sur les concepts :

HP: le nombre de *A* = le nombre de *B* ssi *A* et *B* sont équinumériques

Crispin Wright n'a pas seulement médité sur les problèmes philosophiques liés à l'acceptation du principe de Hume ; il l'a fait sur la base d'un résultat logique important. Alors que la dérivation des fondements de l'arithmétique présentée par Frege dans les derniers paragraphes de *Grundlagen* et dans la seconde partie de *Grundgesetze* s'appuyait sur une définition explicite du nombre faisant appel à l'extension – et qui tombe sous la contradiction de Russell – il a montré que le principe de Hume, adjoint à un système

18. Incluant des variables sur des objets (*x, y, z...*) et des variables sur les fonctions (*f, g, h...*), auxquelles on peut ajouter – mais il s'agit d'une précision notationnelle et non d'un ajout substantiel – un genre particulier de variables d'objets complexes notées $\alpha, \epsilon \dots$: les «parcours de variables» et un genre particulier de variables fonctionnelles (*F, G, H...*) dont les valeurs sont des concepts.

19. La preuve formelle des axiomes de l'arithmétique donnée par Frege dans les *Grundgesetze* ne dépend pas essentiellement de la loi V : cf. R. G. Heck Jr., «The Development of Arithmetic in Frege's *Grundgesetze der Arithmetik*», *Journal of Symbolic Logic*, 58, 1993, p. 579-601.

20. C. Wright, *Frege's Conception of Numbers as Objects*, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1983.

logique du second ordre, est suffisant pour dériver sans contradiction les axiomes de l'arithmétique du second ordre²¹. Le néo-fregéanisme désigne principalement le programme philosophique suscité par ce premier succès. Il s'appuie sur des arguments logiques solides et est animé par l'espoir que le projet de Frege pourrait être mené à bien selon une voie plus directe que celle que Frege lui-même a empruntée.

Pour ce qui nous concerne, le néo-fregéanisme a eu une conséquence importante. Il a contribué à renforcer dans l'horizon de la métaphysique récente l'idée selon laquelle ce que Frege et les néo-fregéens ont fait voir pour les nombres devait au moins être envisagé pour les abstraits en général, dont les nombres sont un cas particulier : notre conception des abstraits, et peut-être les abstraits eux-mêmes, dépendent d'un biconditionnel qui donne des conditions d'identités analogues à celles qui sont formulées pour les nombres par la loi de Hume. Convenons d'appeler « principe d'abstraction » cette généralisation de HP.

Dans l'expression de HP, A et B varient sur des concepts ; « le nombre de ... » est un opérateur d'abstraction qui a la forme d'une expression fonctionnelle : pour chaque argument pris dans un certain domaine – celui des concepts – la fonction associe une valeur, prise parmi ces objets particuliers que sont les nombres. Il existe bien entendu d'autres opérateurs d'abstraction. « La direction de ... » est l'exemple d'un autre opérateur d'abstraction dont les arguments sont des droites et sont donc pris dans un domaine d'objets et non de concepts. Adoptons pour cet opérateur la notation « @ » : $@xy$ signifie que y est la valeur lorsque x est l'argument pour la fonction d'abstraction @. À droite du biconditionnel figure la relation d'équinuméricité sur les concepts. Deux concepts F et G sont équinumériques s'il existe une relation de un à un entre les F s et les G s. Elle vaut dans la loi de Hume en tant qu'elle est une relation d'équivalence. On peut donc généraliser à droite comme on l'a fait à gauche en remplaçant « sont équinumériques... » par une relation d'équivalence R . L'opérateur d'abstraction est alors indexé par la relation d'équivalence et il vient une formulation du principe d'abstraction :

$$\text{AP : } @_R x = @_R y \text{ ssi } R(xy)$$

21. « Hume's Principle, added to a suitable system of second order-logic, suffices to proof of the Dedekind-Peano axioms, including the axiom which states that each natural number has a natural number as successor and which is thus, in the presence of the other axioms, tantamount to assertion that the sequence of natural number is infinite. This result, following a happy suggestion of George Boolos, is now commonly known as Frege's Theorem » (B. Hale et C. Wright, *The Reason's Proper Study. Essays towards a Neo-Fregean Philosophy of Mathematics*, Oxford, Clarendon Press, 2001, p. 5).

Un principe d'abstraction est donc un biconditionnel (i) qui donne les conditions d'une identité entre des objets abstraits désignés à gauche par une expression fonctionnelle; (ii) ces conditions ont ceci de particulier qu'elles sont déterminées par une relation d'équivalence et (iii) cette relation tombe, non pas entre les abstraits eux-mêmes, mais entre les items qui valent comme arguments des expressions fonctionnelles par lesquelles les abstraits sont désignés.

Propriétés fregéennes et *discrimen* fregéen

La littérature sur les principes d'abstraction est beaucoup trop riche pour qu'il soit envisageable d'en rendre compte rapidement. Je m'en tiens à quelques points relatifs aux distinctions qui ont été établies plus haut.

On remarquera en premier lieu qu'on peut envisager de faire de la seule condition (i) un *discrimen*: les abstraits seraient alors conçus comme les entités qui sont désignées par des instances de certaines expressions fonctionnelles du type *le F de a*. Un *discrimen* a été jusqu'ici introduit comme un type de propriété qui, nécessairement, n'est pas exemplifié par les abstraits et l'est par les objets ordinaires. Nous aurions à présent un *discrimen* d'un genre particulier puisqu'il ne concerne pas directement les abstraits eux-mêmes et leurs traits ontologiques récurrents, mais la manière selon laquelle ils peuvent être désignés au moyen d'un langage ou, mieux, la forme syntaxique des expressions dont ils sont la référence dans un langage. C'est une habitude assez bien établie chez Frege lui-même et chez les fregéens de faire valoir que la forme syntaxique des expressions par le moyen desquelles nous faisons référence dans des phrases vraies à certaines entités – par exemple la forme syntaxique des fragments de langage au moyen desquels nous faisons référence dans des phrases vraies à des objets – n'est pas contingente, de sorte que, dans certaines conditions, on peut conclure de la catégorie syntaxique d'un terme intervenant dans une phrase vraie à la catégorie ontologique de l'entité qu'il désigne, pourvu évidemment que la segmentation ontologique à laquelle on s'attache ne soit pas plus fine que celles auxquelles nous donnent accès les catégories syntaxiques délivrées par l'analyse du langage²². Si cette analyse est correcte, il suit que les entités exemplifient des propriétés d'un genre spécial: à savoir celles qui correspondent au fait d'être désigné par des

22. Je devrais dire: des catégories syntaxiques délivrées par l'analyse des conditions dans lesquelles un fragment de langage est susceptible d'être vrai. Cf. M. Dummett, *Frege: Philosophy of Language*, Londres, Duckworth, 1973, p. 171-180; B. Hale, *Abstract Objects*, p. 15-21 et p. 50-55.

expressions dont la forme syntaxique est telle et telle. Les concepts, par exemple, exemplifient selon Frege la propriété d'être désignés par des expressions fonctionnelles dont les valeurs sont des valeurs de vérité. Appelons *propriétés fregéennes* les propriétés de ce genre. Une propriété fregéenne n'est pas une propriété sémantique car elle n'est pas attachée à une expression linguistique dont on cherche à préciser la contribution dans les phrases vraies. Ce n'est pas non plus une propriété dans le sens ordinaire. On peut dire qu'une propriété fregéenne est une propriété syntaxique dans un *sens transposé*²³. Quant au fait, pour un abstrait d'être en général désigné par une instance d'expression fonctionnelle du type *le F de a*, disons que c'est un *discrimen fregéen*.

Ce *discrimen* a été envisagé et élaboré dans le chapitre consacré aux objets abstraits du *Frege* de Michael Dummett²⁴ : la référence aux abstraits passe par une description fonctionnelle et, ajoute Dummett, la référence aux concrets par un acte d'ostension. Le critère doit évidemment être élaboré. Même en laissant de côté les problèmes liés à l'ostension²⁵, il est notoire que les noms propres peuvent dans certains contextes être remplacés par des expressions descriptives dont on fait un usage référentiel, sans qu'on soit enclin à penser pour cette raison que les porteurs de ces noms propres sont des abstraits. Madrid, c'est l'exemple de Dummett, peut être désignée

23. J'emprunte le terme à R. Carnap, *Meaning and Necessity*, Chicago, The University of Chicago Press, 1947, § 5 (trad. fr. F. Rivenc et Ph. de Rouilhan, *Signification et nécessité*, Paris, Gallimard, 1997), à propos de l'équivalence des propriétés dans un sens fort. Selon Carnap, certaines phrases qui délivrent un contenu ontologique sont en réalité « quasi syntaxiques, selon le mode matériel du discours » et peuvent être traduites dans des phrases qui enveloppent une simple classification des expressions linguistiques au moyen des catégories syntaxiques. En parlant de « propriétés fregéennes » pour singulariser des propriétés attachées aux choses mais dépendantes du type syntaxique des expressions qui servent à les désigner, j'ai en vue le même genre de traits onto-linguistiques que ceux sur lesquels Carnap attire l'attention, mais débarrassés autant que possible du cadre réductionniste dans lequel Carnap les conçoit.

24. M. Dummett, *Frege: Philosophy of Language*, chap. 14. Dummett défend plus précisément la position selon laquelle les abstraits sont désignés par des expressions fonctionnelles alors que les concrets sont des objets possibles d'ostension ; voir la discussion dans B. Hale, *Abstract Objects*, p. 50-55.

25. On sait depuis le *De grammatico* d'Anselme que les situations dans lesquelles une ostension permet de faire référence efficacement à un particulier incluent l'usage de certains sortaux : « ce cheval » a plus de chances d'aboutir dans l'usage référentiel que « ce blanc ». Trente ans d'analyses kaplaniennes des démonstratifs nous ont en outre accoutumés à distinguer l'élément fonctionnel qui est à l'œuvre dans l'ostension. L'expression « ce cheval » peut être rapprochée de « le cheval d'Alexandre » (*le F de x*) si elle est comprise comme « le cheval pointé par mon geste d'ostension », et si « pointé par mon geste d'ostension » est la description d'un fragment de la situation qui peut servir d'argument dans l'expression fonctionnelle. Une remarque analogue est faite dans un registre plus wittgensteinien par Crispin Wright, *Frege's Conception of Numbers...*, p. 44-46.

comme « la capitale de l'Espagne », et cela n'en fait pas un abstrait. Ajoutons que certains objets ordinaires sont désignés exclusivement au moyen de descriptions fonctionnelles et sont pourtant concrets – par exemple : les clés de la voiture. Mais, insiste Dummett, si l'on pense à la différence qui existe, par exemple, entre le nombre 3 et Madrid, quelque chose de cette différence est bien capturé par le critère proposé. Dans le cas de la référence à un abstrait, le tour fonctionnel a quelque chose d'essentiel. Pour comprendre un usage de « 3 » comme terme singulier, il est essentiel de savoir qu'il existe des genres de choses tels que 3 est le nombre des choses qui leur appartiennent, alors qu'il n'est pas essentiel à la compréhension de l'usage d'un nom comme Madrid de savoir qu'il existe un pays dont Madrid est la capitale. C'est pourquoi Dummett propose une version modifiée de son critère :

Discrimen fregéen : un objet d'un certain genre est abstrait ssi il existe une expression fonctionnelle telle que, pour comprendre un usage d'un nom de cet objet, il faut savoir que le référent de ce nom figure dans le champ de l'expression fonctionnelle en question²⁶.

Je ne pense pas que le *discrimen* fregéen puisse être retenu comme critère suffisant. Dummett reconnaît qu'il existe des objets considérés comme abstraits auxquels nous faisons référence au moyen d'une expression fonctionnelle, auxquels pourtant nous pourrions faire référence d'une manière non fonctionnelle, et pour la compréhension desquels le caractère essentiel du mode de donation fonctionnel est sujet à caution. C'est le cas du centre de gravité du système solaire, qui est un point, et « il y a bien des manières de référer à un point autrement que comme le centre de gravité de quelque chose »²⁷. C'est le cas aussi des ouvertures aux échecs, du jeu d'échecs en général, des conventions du Bridge, auxquels Bob Hale ajoute des exemples sellarsiens : les lettres, les mots et les autres entités linguistiques, y compris les langages eux-mêmes.

26. Notre « *discrimen* fregéen » est une paraphrase du passage suivant de Dummett : « *Our criterion for objects of a certain kind being abstract rather than concrete was that there should be some functional expression such that it was essential, for the understanding of any name of an object of that kind, that the referent of the name be recognized as lying within the range of that functional expression* » (Frege : *Philosophy of Language*, p. 486).

27. Bob Hale note que le critère peut être amendé pour inclure les points, si l'on précise que, pour comprendre un usage d'un nom de l'objet qu'on dit abstrait, il faut savoir que le référent de ce nom figure dans le champ d'une classe d'expressions fonctionnelles (*Abstract Objects*, p. 54).

Abstrais au sens étroit et au sens large

Retenons pour le moment de l'examen du point (i) que le principe d'abstraction comporte une condition implicite : un objet tombe sous le principe d'abstraction à la condition de pouvoir être désigné par un opérateur d'abstraction du type de $@_R$, c'est-à-dire par une fonction qui délivre un abstrait pour un objet donné – concret ou abstrait – et relativement à une relation d'équivalence. Dans la mesure où le *discrimen* fregéen ne peut être admis sans examen comme le bon critère, nous ne sommes pas en mesure d'assurer que tous les abstraits peuvent être désignés de cette façon et rien, dans le principe lui-même, ne vient garantir qu'ils le peuvent. Le principe dit au mieux quelque chose comme : si, pour a et b , il y a un x et un y , tels que a est le F de x et b est le F de y , si, de plus, il existe une relation sur les x et les y telle que x et y appartiennent à la même classe selon cette relation, alors a et b sont identiques (et abstraits). Je note en effet, c'est le sens des parenthèses, que le prédicat d'abstraction n'est pas explicitement attribué par le principe de d'abstraction. Si cette attribution doit être explicitée, elle le sera non pas comme attribution de l'abstraction mais sous la forme d'un type d'objets abstraits : a et b sont identiques et abstraits au sens de F – c'est-à-dire : en tant que le nombre de ..., la direction de ..., etc. Il y a des entités dont les conditions d'identité sont complexes. Si cette complexité peut être analysée par une instance du principe d'abstraction, alors elles sont abstraites et le genre d'abstraction auquel elles appartiennent est également indiqué par le principe. Cela doit-il contribuer à renforcer une des vues de David Lewis, selon laquelle il y a bien des nombres, des ensembles, des universaux, etc. mais non pas des abstraits en général ? Il me semble difficile d'aller dans ce sens. Lorsque le prédicat d'abstraction est attribué au nom de AP, cela signifie bien qu'on est en possession d'un genre – les nombres, les directions, etc. – et il est vrai aussi que le prédicat est attribué sortalement à toutes les entités qui tombent sous ce genre : x est abstrait en tant que nombre, en tant que direction, etc. Néanmoins tous les genres, par l'intermédiaire desquels le prédicat d'abstraction est attribué selon AP ont bien quelque chose de commun. Qu'un prédicat soit attribué sortalement – par reduplication – n'implique pas qu'il n'a aucun contenu substantiel ou que les énoncés par lesquels il est attribué sont redondants.

On doit néanmoins distinguer la présence d'un sortal, imposée par l'opérateur d'abstraction, et le principe lui-même. Parmi les abstraits, certains tombent sous le *discrimen* fregéen – ceux pour la compréhension desquels il est essentiel de savoir qu'ils sont le F de quelque chose – et d'autres non. Parmi ceux qui tombent sous le *discrimen* fregéen, certains, en outre, dépendent d'un principe d'abstraction – c'est-à-dire sont tels

que leurs conditions d'identité sont données dans les termes d'une relation d'équivalence sur les items dont ils sont abstraits – et d'autres non. Convenons que la première distinction divise les abstraits en *fregéens* et *non fregéens* et que la seconde, selon une suggestion de Kit Fine, les divise en *abstrait au sens étroit* et *abstrait au sens large*²⁸.

Abstrait	Non fregéens	Fregéens (essentiellement désignés fonctionnellement)
Sens large (ne peuvent être donnés par un principe d'abstraction)	Le jeu d'échecs	<ul style="list-style-type: none"> – Le déplacement du centre de gravité des échanges économiques de la Méditerranée vers l'Atlantique. – La courbure de la façade de l'Institut du monde arabe à Paris (propriété esthétique)
Sens étroit (donnés par un principe d'abstraction)	Néant	<ul style="list-style-type: none"> – La courbure de la façade de l'Institut du monde arabe à Paris (propriété physique) – Le nombre de F

Les abstraits non fregéens au sens large sont ceux qui résistent au critère proposé par Dummett. Les abstraits fregéens au sens large tombent sous ce critère mais non sous **AP** : ce sont ceux auxquels nous ne pouvons faire référence que par une expression fonctionnelle – ou pour la compréhension desquels il est essentiel de savoir qu'ils figurent au moins dans le champ d'une classe d'expressions fonctionnelles – mais pour lesquels nous ne sommes pas capables d'énoncer un biconditionnel reliant leurs conditions d'identité à une relation d'équivalence. Je suggère seulement, au moyen des exemples évoqués dans le tableau ci-dessus, que les abstraits de ce genre sont parfois dérivés d'abstrait au sens étroit, soit au moyen d'un trope – par exemple lorsque l'usage métaphorique régulier d'un terme produit sa lexicalisation – soit lorsqu'on a affaire à des prédicats esthétiques ou éthiques survenants.

28. Cf. K. Fine, *The Limits of Abstraction*, Oxford, Clarendon Press, 2002, p. 9.

Conclusion : *Le diviseur de l'être ?*

Le présent exercice a surtout consisté à proposer des distinctions. Certaines de ces distinctions ont porté sur les genres des théories de l'abstraction : selon qu'elles sont univocistes ou pluralistes, nominalistes, nominalistes existentialistes, etc. D'autres ont porté sur les manières de tracer la frontière de l'abstrait et du concret : en passant par tel critère ou par tel autre, par telle famille de critères, par un critère qui doit être exprimé dans un principe lui-même donné selon une forme canonique, etc. Je n'ai pas fait la revue complète des manières de faire. D'autres critères sont envisageables et ont été envisagés par les métaphysiciens : la complétude, la dépendance ontologique, la dépendance à l'égard des théories, certaines propriétés modales – lorsqu'un abstrait exemplifie une propriété, il l'exemplifie nécessairement –, etc. J'ajoute que ces distinctions, surtout lorsqu'elles sont présentées comme je l'ai fait de manière un peu abrupte, ne rendent pas entièrement compte de l'état de la question. Il faudrait indiquer que certaines théories, au moins trois familles, se détachent : la théorie la plus proche de la conception procédurale traditionnelle – je l'appelle la théorie cantorienne de l'abstraction – ; les théories fregéennes ou issues de Frege centrées sur le principe d'abstraction ; enfin les théories inférentialistes issues de Sellars qui associent les abstraits et les rôles conceptuels.

Supposons à présent qu'un esprit particulièrement brillant serait parvenu à donner une théorie unifiant par les critères sous-jacents la distinction de l'abstrait et du concret au point que nous soyons dans la situation suivante : parmi les critères généralement reçus, la théorie parvient à en intégrer un nombre significatif en montrant qu'ils s'entraînent les uns les autres ; et ceux qui ne peuvent être unifiés de cette manière, la théorie nous invite à les rejeter. On peut par exemple considérer que la classe des relations spatio-temporelles aura fourni un premier type discriminant de l'abstrait et du concret. Puis on se sera donné une catégorie qui correspond aux propriétés des régions spatio-temporelles – c'est la catégorie des événements – et l'on aura privilégié une théorie causale dont le domaine consiste dans les entités en question en définissant, par exemple, une relation de dépendance causale comme la dépendance contrefactuelle qui tombe entre des événements distincts²⁹. Selon la théorie contrefactuelle des pouvoirs causaux, on peut considérer que la propriété « avoir un pouvoir causal »

29. C'est la conception de l'événement défendue par David Lewis. Cf. D. Lewis, « Events », *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1986, vol. II, p. 242. J'esquisse une unification des critères de la distinction de l'abstrait et du concret en évoquant l'ontologie défendue de David Lewis qui rejette la distinction.

est impliquée par la propriété « exister de manière spatio-temporelle » ou, mieux, que la première, considérée de manière catégoriale comme critère de segmentation des entités, n'ajoute rien à la seconde lorsque celle-ci est considérée de la même manière³⁰. Il suit que, moyennant la théorie contrefactuelle de la causalité, la distinction de l'abstrait et du concret qui s'appuie sur l'existence spatio-temporelle et celle qui s'appuie sur le pouvoir causal peuvent être considérées comme une même distinction plus globale. Imaginons donc ainsi la situation métaphysique dans laquelle ce qui est ici décrit comme une intégration progressive des critères de la distinction a été poussée plus loin avec succès, de sorte qu'on dispose d'une théorie de l'abstraction dite « théorie θ » qui reprend la plupart des critères reçus sous une forme amendée propre à assurer leur compatibilité et donne la raison pour laquelle les critères non retenus méritent d'être abandonnés. Nous serions ainsi parvenus à unifier la distinction d'une manière qui satisfait l'exigence d'univocité. Nous aurions construit une théorie unifiée selon laquelle les autres critères permettant de distinguer l'abstrait et le concret – le mode de donation ou de désignation, le caractère plus ou moins partagé, la complétude, les éventuelles propriétés modales des objets abstraits, etc. – seraient rendus assez dépendants les uns des autres pour pouvoir constituer une seule segmentation complexe.

Il est clair que la théorie θ , si ingénieuse soit-elle, serait une théorie métaphysique très particulière. Elle serait la théorie obtenue en choisissant, dans chacun des lieux métaphysiques touchés par la distinction de l'abstrait et du concret, les positions qui s'unissent ou s'entre-empêchent le moins. Peut-être procède-t-on toujours plus ou moins de cette manière lorsqu'on s'interroge en métaphysique de manière systématique. Et comme les lieux métaphysiques touchés par la distinction de l'abstrait et du concret sont nombreux, comme d'autre part ils ne sont pas secondaires ou marginaux, peut-être que toute métaphysique un tant soit peu systématique *est* une théorie θ . Je doute qu'une théorie de ce genre soit profitable ou même possible. Une réflexion sur l'abstraction invite donc à revoir notre manière de faire de la métaphysique.

Jean-Baptiste RAUZY

Université de Provence – CEPERC

30. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds*, p. 78. La théorie contrefactuelle de la causalité est donnée dans sa version séminale dans D. Lewis, « Causation », *The Journal of Philosophy*, 70, 1973, p. 556-567. Pour une version ultérieure : D. Lewis, « Causation as Influence », *The Journal of Philosophy*, 97, 2001, p. 182-197.